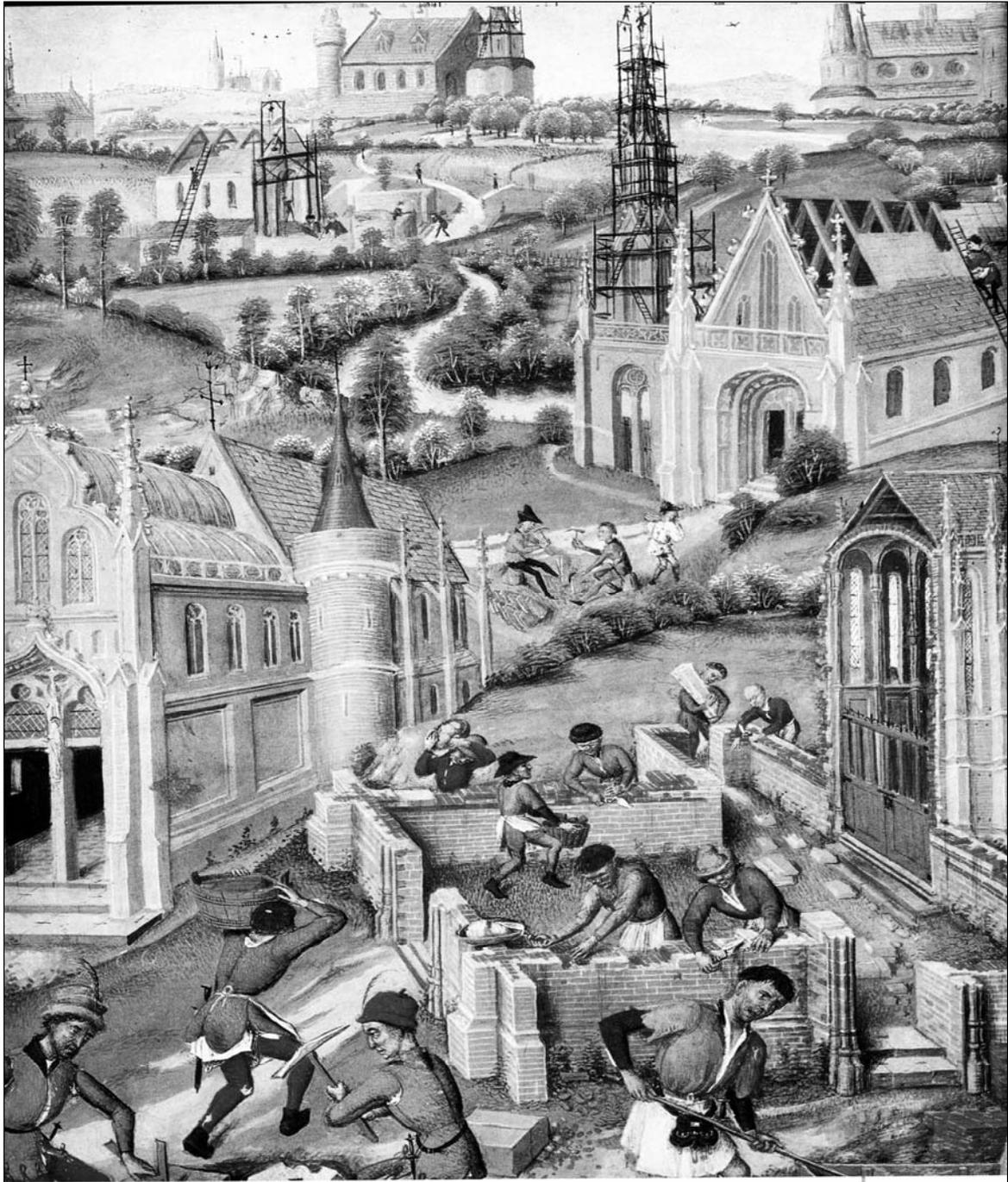


bulletin

Janvier 2011 t r i m e s t r i e l



Société Archéologique Historique
et Scientifique de Soissons

SOMMAIRE

En couverture : miniature d'un manuscrit de la B.N.F. sur la construction des églises.

2 - sommaire.

3 - notre programme pour le premier trimestre 2011.

4 - élection du bureau pour 2011 et informations diverses.

5 - l'association de sauvegarde du château de Berzy-le-Sec, par Bruno Lestrat.

6 - Alexandre Dumas, par Simon Le Bœuf, le 17 octobre 2010.

7 - la construction des églises au Moyen-âge, par Nicolas Déhu, le 19 novembre 2010.

12 - les ravages des troupes protestantes dans le diocèse de Laon, par Eric Thierry, le 12 décembre 2010.

En encart :

- appel de cotisation pour 2011.**
- pouvoir à nous retourner en cas d'impossibilité d'assister à l'assemblée générale du 13 février 2011.**

**Bulletin conçu, réalisé et imprimé par nos soins
Dépôt légal janvier 2011
Tirage 260 exemplaires**

NOS

RENCONTRES

POUR LE

PREMIER

TRIMESTRE 2011

Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 SOISSONS

Téléphone-répondeur-fax : 03 23 59 32 36

Site Internet : www.sahs-soissons.org - courriel : contact@sahs-soissons.org

**Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F. de l'Aisne
le 25 septembre 1996**

dimanche 23 janvier : conférence de notre sociétaire Gérard Hurpin, maître de conférences à l'université Jules Verne d'Amiens, sur « *la généralité de Soissons* ». En août 1698, l'intendant de Soissons, Joseph Sanson, remettait au gouvernement de Louis XIV un mémoire descriptif de sa généralité. Il présente d'abord la géographie de cette circonscription. L'intendant Sanson poursuit son œuvre par l'énumération des principaux établissements religieux et des défenses militaires. L'organisation judiciaire et financière est présentée avec beaucoup de soin. Le mémoire s'achève par la liste des principales maisons nobles qui se partageaient l'essentiel de l'autorité sur les quelques 320 000 habitants de la généralité qui vivaient principalement de la production et du commerce des blés, secondairement des fruits et des vignes tandis que la pré-industrie assurait quelques compléments de ressources dans ce pays de micro-entreprises, excepté toutefois la toute récente manufacture de Saint-Gobain.

dimanche 13 février : assemblée générale annuelle

- rapport moral,
- rapport financier,
- activité de la fondation du patrimoine,
- questions et informations diverses,
- élection du Bureau pour l'année 2011.

Ensuite, Alain Morineau présentera et commentera la récente refonte de notre site Internet qui va en faciliter l'accessibilité.

La réunion s'achèvera autour une coupe de champagne.

dimanche 13 mars : M. Michel Bultot, bien connu des Soissonnais pour sa publication bimensuelle « le Vase communicant » nous décrira *les entreprises soissonnaises créées ou disparues*. Deux siècles d'économie en Soissonnais : de la révolution à 2010, découvrons ces ingénieurs qui ont créé des fabriques à Soissons, évoquons le souvenir de familles dont les générations se sont succédées, 3, 4, jusqu'à 8 , à la tête d'entreprises diverses. Le verre, le carton, le sucre, la chaudronnerie, le commerce, la banque, les transports, le bâtiment... Tant de Soissonnais y ont brillé, y brillent encore : des sagas variées, des inventions oubliées, quelques anecdotes... L'on parle beaucoup de désindustrialisation, il est intéressant de rappeler la mémoire de ceux qui ont investi leurs capitaux, leur savoir-faire et leur volonté dans l'économie locale : plus d'une centaine de noms sont cités, et les créateurs de ces dernières années sont à leur tour porteurs d'espoir.

Ces trois réunions se tiendront au centre culturel à 15 heures.

Notre prochaine rencontre est prévue pour le 10 avril

ELECTION DU BUREAU POUR 2011

Après avoir entendu les rapports moral et financier, l'assemblée générale du 13 février aura à élire son bureau pour l'année 2011. Selon les statuts et le règlement intérieur, sa composition est la suivante : un président, trois vice-présidents, un secrétaire, un trésorier, un bibliothécaire, un archiviste et cinq membres. Lors de cette élection, le Bureau actuel sollicitera son renouvellement.

Conformément au règlement intérieur, les autres candidats éventuels à tous ces postes sont invités à se faire connaître **par écrit** au plus tard huit jours avant l'assemblée générale soit **avant le samedi 5 février 2011**.

Si vous êtes empêché d'assister à cette assemblée générale, et pour que celle-ci puisse délibérer valablement, **NOUS VOUS PRIONS INSTAMMENT** de nous retourner le pouvoir joint à cet envoi après l'avoir complété, daté et signé.

La traditionnelle coupe de champagne clôturera cette première réunion de la nouvelle année pour laquelle nous vous adressons, dès à présent, tous nos meilleurs vœux.

INFORMATIONS DIVERSES

Bienvenue à notre nouvel adhérent du dernier trimestre 2010 :

M. Gérard MOINAT, de Serches.

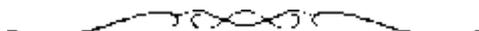
Appel de cotisation pour l'année 2011 : son montant étant sans changement par rapport à l'an dernier (25 €, valable pour un couple), cet appel est joint au présent bulletin ; pour faciliter la tenue de notre fichier, **un retour durant le premier trimestre** serait très apprécié pour faciliter **une rédaction groupée** des reçus fiscaux. Si vous êtes un abonné d'Internet, n'oubliez pas de nous préciser votre adresse ; cette information nous permettra éventuellement de diffuser des informations en dehors de la publication de nos bulletins.

Mémoires de la Fédération : le tome 55 pour l'année 2010 est paru sur le thème « *les protestants dans l'Aisne* » ; ce sujet couvre près de la moitié de ses 560 pages, le reste de l'ouvrage est consacré à des sujets divers dont deux concernent le Chemin des Dames. Il est disponible gratuitement à notre siège ou par envoi postal contre 6 € pour frais d'affranchissement.

Conférence-dîner : notre soirée du 19 novembre a été de nouveau l'occasion pour une quarantaine de nos adhérents de se retrouver et d'écouter les explications de Nicolas Déhu sur la construction des églises au Moyen-âge, (voir page 7) avant de partager amicalement un repas en commun même si la qualité de celui-ci n'a pas totalement satisfait l'ensemble des convives. Tout sera fait pour y remédier cette année.

Rose Bertin, couturière de Marie-Antoinette : c'est le livre que Michèle Sapori vient d'écrire sur cette modiste inspirée qui va entraîner la frivole Marie-Antoinette dans une spirale de dépenses et de légèreté qui participeront largement à son discrédit et à sa chute finale. (178 pages aux Editions Perrin).

Les Orléans à Villers-Cotterêts : le 350^{ème} anniversaire des Orléans à Villers-Cotterêts (1661-1851) sera fêté le dimanche 17 avril 2011 avec, pour invité d'honneur, son altesse le prince Jean d'Orléans. Selon un programme provisoire, cette journée comportera la visite du château de Villers-Cotterêts et du pavillon Henri II le matin, cinq conférences ainsi qu'un déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel du Régent, beau bâtiment classé : la salle à manger, la cheminée classée à l'I.S.M.H., l'occasion de découvrir un patrimoine méconnu de cette ville.



Le 30 juillet 2010, visite sur le chantier de sauvegarde du Château de Berzy-le Sec

Après notre visite, un texte nous a été remis par M. Bruno Lestrat qui nous explique ce que fait son association et quels sont ses moyens. Il n'avait pu figurer dans notre bulletin d'octobre car sa remise avait été trop tardive.

L'association de sauvegarde du patrimoine de l'Aisne méridionale (ASPAM) fondée en 1998 par Bruno Lestrat a pour vocation de participer à la sauvegarde, la mise en valeur et l'animation du patrimoine historique bâti en milieu rural soissonnais, et notamment celui du village où elle a son siège : Berzy-le-Sec.

A cet effet, des actions d'apprentissage aux méthodes de conservation du patrimoine, de valorisation et de transmission de savoir faire technique traditionnel et de vulgarisation de ces connaissances sont menées chaque année dans le cadre de chantiers internationaux de bénévoles.

Ainsi, des personnes de tous horizons géographiques, socioprofessionnels ou générationnels s'initient ou se perfectionnent aux techniques de la maçonnerie traditionnelle, de la taille de la pierre, du vitrail, de la forge, de la menuiserie, du relevé archéologique du bâti, de la fabrication de carreaux de pavement médiévaux, de tuiles plates, ... à travers des enseignements théoriques et pratiques ancestraux.

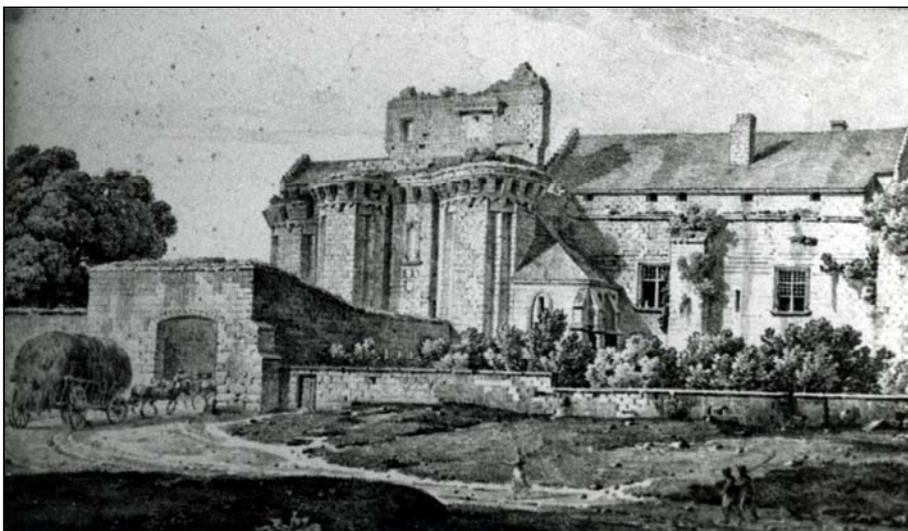
C'est dans cet esprit de conservation et de promotion du patrimoine historique que l'A.S.P.A.M. propose également des visites

guidées, des conférences et des expositions à l'occasion de ces chantiers ou des journées européennes du patrimoine.

Enfin sont également organisées annuellement six à huit sessions de journées dites « entretien du patrimoine » à l'occasion desquelles les adhérents de l'association sont conviés à mettre en valeur le château et l'église de Berzy à travers des opérations de reprises de parements, de taille de pierre, de maçonnerie, de rocaillage,...

L'organisation de ces manifestations répond tout d'abord à une volonté de sensibilisation des participants aux problèmes que pose la préservation d'un monument historique, mais également à un souci de conservation et de mise en sécurité du site par un entretien régulier et opportun.

L'association est agréée par le Ministère de la jeunesse et des sports. L'ensemble des projets menés sont soutenus par les Ministères de la culture, de la jeunesse et des sports, la Direction régionale des affaires culturelles de Picardie, la Fondation du patrimoine, le Conseil régional de Picardie, le Conseil général de l'Aisne, la Commune de Berzy et la Communauté d'agglomération du Soissonnais. L'ensemble des projets est soutenu par ces organismes •



Le château de Berzy-le-Sec au XVIII^e siècle.

(gravure de Tavernier)

Alexandre Dumas et la cité princière de son enfance

**Conférence de Simon Le Bœuf
le dimanche 17 octobre 2010**

M. Simon Le Bœuf explique tout d'abord les motifs qui l'ont incités à écrire ce livre sur Alexandre Dumas et la cité princière de son enfance. Dumas est un nom mondialement célèbre rassemblant d'innombrables passionnés et de fans en France et à l'étranger puisqu'il serait le deuxième auteur français le plus lu au monde. Les deux principales associations Dumas en France sont : Les Amis d'Alexandre Dumas, fondée par Alain Decaux et ayant comme président sans doute le plus grand expert de Dumas : Claude Schopp. Elle est basée au château de Monte Cristo, cette folie que s'était fait bâtir Alexandre Dumas à Port Marly. La seconde association s'intitule Les 3 Dumas. Elle fait vivre, comme son logo en est le symbole, la mémoire des 3. Elle est basée à Villers-Cotterêts, la ville natale et aimée du grand romancier. C'est cette dernière, qui par son vice président lui demanda, il y a deux ans de collaborer à un projet d'édition d'un texte que Simon Le Bœuf préféra créer lui même.

C'est un ouvrage sur une partie de l'histoire de France oubliée, au travers de Dumas, focalisé seulement sur l'histoire royale, ducal et princière, dans la ville natale du grand romancier. Ce livre n'est donc pas, comme on pourrait le penser, un ouvrage local ou régional. C'est aussi un véritable éclairage sur les 20 premières années de Dumas pour comprendre ce qu'il a vécu jeune et où il a vécu. Il est, grâce à l'importance de sa diffusion, une chance pour Villers-Cotterêts puisque Dumas est réellement l'homme qui a vécu, ressenti et aimé cet énorme héritage du passé lorsqu'il y naît le 24 juillet 1802.

Les chapitres sont regroupés en 3 grandes parties ; la première : le Villers historique et dumasien, dans laquelle Dumas est bien-sûr présent, mais moins que dans les deux parties suivantes. Elle relate l'histoire superbe de tous ces monuments, en reprenant quelques poèmes qui leur sont dédiés, au travers des rois et grands noms français ayant fréquenté ces édifices.

La seconde partie concerne beaucoup d'autres histoires, parfois extraordinaires, d'hommes et femmes intimement liés à Dumas et en relation direct avec Villers-Cotterêts. C'est le cas de Jean-Michel Deviolaine qui fut une sorte de père de substitution pour Alexandre Dumas dès la mort du général en 1806 ; de Marie Capelle, une histoire qui commence au château de Villers-Hélon et qui se termine aux assises avec la suite que l'on connaît ; ou encore l'histoire d'amitié entre Dumas et Adolphe de Leuven, son premier et fidèle collaborateur.

Pour finir, la troisième partie du livre présente la filiation de Dumas. Le livre parle et fait souvent référence à la famille et aux racines : les grandes lignes de la vie du Général, ce père disparu trop tôt, héros de la Révolution ainsi que le portrait d'Alexandre Dumas fils.

Des citations de Dumas, plus ou moins nombreuses colorent l'ensemble des chapitres.

Condensé de la présentation de Simon Le Bœuf.

*Ce livre est en vente aux Editions Christian
au prix de 25 €

La construction des églises au Moyen-âge

Conférence de Nicolas Déhu

lors de notre dîner du 19 novembre 2010

Le Valois, territoire de l'Ancien Régime, morcelé depuis la Révolution est compris dans les actuels départements de l'Aisne et de l'Oise. Du point de vue de la construction des églises, on trouve des caractéristiques communes à ce territoire.

Autrefois partie de l'Ile de France, le Valois est au cœur même du Royaume capétien. C'est le noyau qui pendant les siècles du Moyen Age reste le territoire du roi. C'est donc bien évidemment sur ce territoire, centre du Royaume, que l'on va développer les monuments phares, représentant le savoir-faire et la Grandeur de l'état français. Noyon, Soissons, Beauvais, Laon sont parmi les principales cathédrales.

Mais il y a aussi des édifices de moindre importance que sont les églises de village ; toutefois il faut avoir à l'esprit qu'elles se trouvent dans un contexte tout à fait particulier, entourées des plus grands monuments du pays qui vont bien évidemment tirer les choix architecturaux vers le haut.

Pourquoi une église ? Le contexte de l'époque - La civilisation romaine a dominé l'Europe pendant plusieurs siècles, véhiculant son modèle idéologique, politique et social. Sa chute au V^e siècle provoque un véritable chaos. La société a alors besoin de se reconstruire sur un nouveau modèle. La foi chrétienne va être le ciment de la nouvelle pensée. Elle va guider les arts et les sciences, du poète au peintre, en passant par l'architecte. Les monastères quadrillent le territoire. Ils possèdent non seulement les terres et une grande partie des fermes, mais aussi des seigneuries entières comme Saint Médard de Soissons ; Saint Léger de Soissons possède Montgobert, Valsery possède Dampleux, Bourgfontaine possède Oigny. La soif d'idéal va être la première motivation des habitants de nos villages. Ils veulent participer à l'engouement général qui

commence à constituer le nouveau modèle de société.

Depuis le premier concile, à Nicée en 325, l'église s'est peu à peu organisée et des évêchés se constituent dans toute la France. Des vocations de prêtres et de religieux vont se faire de plus en plus nombreuses et chaque village va finir par vouloir son prêtre et son église. Le commendataire de ces constructions, s'il est bien souvent le seigneur du village, le fait sous l'influence d'une population fervente et sous l'égide d'un évêque volontariste.

Par son iconographie, Villard de Honnecourt est l'un des seuls témoins dessinés de l'époque qui nous ait été transmis. qui plus est par un voyageur Picard, un aristocrate qui a fréquenté les plus grands chantiers et dessiné ce qu'il y voyait. La technique de construction en pierre était connue chez les Romains. Elle s'est perdue à l'époque mérovingienne, où les habitations, les ponts étaient en bois. Même un certain nombre de fortifications. Les dessins de Villard montrent bien les questions qui se posent en la matière à l'époque.

Le choix du site - Lorsqu'un village possède déjà un temple païen ou un fanum romain, l'église sera édifiée en remplacement sur le même site. En règle générale, elle est implantée au centre du village, comme une offrande faite au créateur. Du V^e siècle au XI^e, il n'est pas rare de rencontrer des églises construites en bois. La période romane marque la fin de ces édifices, qui dans la plupart des cas seront démolis pour être remplacés par des constructions de pierre.

Pourquoi des constructions de bois dans un pays de carrières ? C'est simplement qu'à l'époque, les maisons sont pour la plupart en torchis ou en pisé et couvertes de chaume. Les moellons, ramassés dans les champs sont réservés aux seules fortifications. Le savoir faire essentiel reste celui de la charpenterie. Les artisans, les artistes mettent toute leur énergie

au service de ces constructions. C'est une époque de grande réflexion et d'expérimentation. On a cherché à augmenter les connaissances scientifiques, les capacités des structures, bref à mettre le meilleur de la pensée humaine au service de la construction des temples pour Dieu. L'édification de ces temples marque fortement les esprits, que ce soit ceux des paysans, comme ceux des artistes, des constructeurs ou de la noblesse. L'architecture va devenir la jugulaire de toute la création artistique. On retrouve partout dans l'art des représentations ou des allusions aux constructions monumentales que la grande ferveur fait émerger de terre dans toute l'Europe. Ainsi, les miniatures sont souvent représentées dans un décor d'architecture, ou avec dans le fond, une cathédrale. Il en va de même pour les meubles, les ébénisteries, qui s'inspirent des motifs de la sculpture romane, ou plus tard des tours de force du gothique.

Le plan - Les premiers chrétiens d'occident sont d'abord des romains convertis et c'est assez naturellement que le lieu de culte adopté d'abord est un édifice romain reconverti en ce que nous appelons aujourd'hui église, la *Biserica* ou Basilique. Il s'agit d'un édifice long et haut avec un vaisseau principal charpenté et une abside appareillée en forme de coupole. C'est le lieu où se rassemblaient les romains pour des débats publics. Le modèle va se transmettre dans les constructions neuves jusque dans nos régions et ce n'est que progressivement que la nef charpentée, qui subsiste encore à l'époque romane, va être remplacée par des voûtements en berceau. Ces constructions marquent à la fois le passage du matériau bois au matériau pierre, mais ils sont surtout, avant toute chose, un changement de démarche. C'est la réflexion sur la transmission des efforts qui guide la conception en même temps que la connaissance du matériau et de la façon de le travailler.

Le financement - Dans le cas des abbayes, le financement peut venir de grands seigneurs du Royaume. C'est le cas à Longpont où la première église (1144) est financée par Raoul de Vermandois. Parfois, c'est le roi lui même qui fait construire, comme à l'abbaye de

Royaumont, fondée par Saint Louis en 1227. Ce qui caractérise le XII^e siècle, c'est justement la multiplication des commendataires mais pour des églises de village, la question est plus délicate. Les seigneurs des villages n'ont pas de grosses fortunes. Ils peuvent tout au plus financer une partie du chantier. Dans une société où la notion de prêt n'existe pas, il faut gérer le chantier en fonction des finances, année par année. Il n'est pas rare de voir des chantiers stoppés pendant plusieurs années par manque d'argent. Il n'y a pas de plan de financement.

Alors comment suppléer à cette carence de moyens ?

- par les dons. Les fidèles offrent des dons en main d'œuvre, en nature, ou encore en argent, mais ces ressources restent aléatoires.

- dès le V^e siècle, le pape Gélase avait prescrit qu'un quart des revenus ecclésiastiques soient consacrés à l'entretien et l'édification des églises. L'évêque du diocèse apporte donc sa part de financement dans les projets d'églises de villages.

- les seigneurs donnaient des droits d'extraction sur leurs carrières et des droits de coupe sur leurs bois. Un seigneur ou une abbaye pouvait donner ce droit en faveur de la construction d'une église hors de sa juridiction.

- les reliques de saints lorsqu'elles servent de base à l'édification d'une église peuvent être une bonne source de revenu. Plus le saint est renommé et plus il attire. Longpont, qui possède une relique de Saint Denis attira de grands seigneurs, et même Saint Louis, qui sans doute ne repartit pas sans laisser un peu d'argent. Les reliques pouvaient aussi se faire itinérantes. Pour témoin la châsse de la cathédrale de Laon, transportée au travers de la Grande Bretagne, jusque Bristol, par ses chanoines (1113-1114).

Au XIII^e siècle, les monastères sont dans une telle période de prospérité que les ordres peuvent financer intégralement leurs constructions. Ce sera le cas pour l'édification de la seconde abbaye de Longpont. Les moines sont alors si puissants qu'ils engagent des architectes, tailleurs de pierre et maçons en nombre. Ils possèdent leurs propres carrières (Vauxbuin, Presles, Longpont), exploitées par

leurs convers. Tous ces facteurs stimulent les chantiers et les églises sont bâties dans des temps records.

L'architecte, la conception, les dessins - La complexité est de trouver des professionnels compétents pour la réalisation des ambitieux projets qui sont lancés. Depuis l'époque Carolingienne, le savoir-faire s'est perdu. C'est pourquoi, au tout début de ce grand élan, on confond parfois maître d'ouvrage et maître d'œuvre. Il n'est pas rare de voir un abbé ou un seigneur exercer les deux fonctions. Mais à partir du XI^e siècle, les compétences sont à nouveau présentes. Si le terme d'architecte n'existe quasiment pas à l'époque, il ne se répandra qu'au XVI^e siècle. Pour la construction des cathédrales, cependant, les évêques engagent des maîtres d'œuvre expérimentés et si possible renommés. Il y a d'ailleurs une véritable mise en concurrence entre eux et la rivalité est forte entre les commendataires, à celui qui engagera le meilleur architecte. À tel point qu'à Pithiviers, la comtesse locale fait décapiter le maître ayant construit la tour de la ville afin qu'il ne réédite pas la même construction ailleurs !

Sur les petits chantiers, la direction est assurée par un maître maçon qui réalise les dessins généraux et de détail, assure l'implantation, à même le chantier. Il réalise ses tracés en vraie grandeur, sur le sol, sur des planches ou des pierres. Le ou les tailleurs de pierre ont une « loge » sur le chantier. C'est un abri où ils peuvent travailler sans être exposés aux intempéries. On peut considérer que cette tradition s'est transmise jusqu'à nos jours sous une forme modifiée. Le maître d'œuvre dispose toujours d'un « abri de chantier », où il installe ses plans et dirige les réunions de coordination.

Les instruments de mesure - Les outils sont le compas, le cordeau, la corde à treize nœuds, l'équerre et le fil à plomb. Le compas est réservé au seul maître maçon, tout comme « l'archipendule », niveau de l'époque, qui est en fait une ingénieuse alliance entre le fil à plomb et l'équerre.

Les plans - Quelques plans de l'époque se sont transmis jusqu'à nos jours. C'est le cas du

fameux plan de Saint-Gall, représentant le modèle d'une abbaye (établi au IX^e siècle), du Palimpseste de Reims, mais surtout du carnet de Villard de Honnecourt. Ce dernier a été établi par un voyageur issu de l'aristocratie dont on ne sait pas s'il fut architecte ou non. On y trouve les dessins approximatifs des instruments, des sculptures et des tracés qu'il voyait à travers l'Europe en se rendant sur les chantiers. Ce n'est qu'au XVI^e siècle que l'on commencera à réaliser des plans et des maquettes à échelles variables. Ce sera un si grand changement, en même temps que l'imprimerie, que les premiers à porter le titre d'architecte seront accusés, en utilisant ses techniques, de trahir le « secret des maîtres ».

La pierre, l'extraction, la coupe et le transport - Même dans nos régions bien fournies en bois et en pierre, le transport est un problème majeur. Si la carrière est éloignée seulement de 15 km (7 lieues) du chantier, un joug de bœufs ne pourra faire plus d'un trajet dans la journée, transportant 1 500 Kg, soit 1 m³ de pierre. L'astuce, pour la fourniture de pierre, peut être de construire sur les ruines d'un édifice antérieur. D'après Pierre du Colombier, les vilains n'auraient pas participé au transport, seuls des seigneurs puissants pouvaient se permettre de les employer à de telles corvées. Par contre, les fidèles assuraient bénévolement le transport, en tractant les charrois à la force humaine, ou en prêtant à l'occasion leurs bêtes de somme. Par soucis d'économie, on utilise essentiellement le moellon, ramassé à même les champs. La pierre de taille est plus rare car plus coûteuse en main d'œuvre, on l'emploie pour des éléments clefs de l'édifice : chaînes d'angles, harpages des baies, structures etc... La carrière appartient généralement à un carrier qui l'exploite. Il travaille sur commande. L'extraction se fait en gradins. Les dimensions, déjà normalisées sous les Romains le sont encore à cette époque. On utilise des coins mouillés qui rompent les blocs par dilatation. Les outils du tailleur de pierre sont le taillant, le tétu, la polca. Ils doivent être réaffûtés 2 à 3 fois par jour tant leur utilisation est intense. Les pierres sont dégrossies sur place suivant le modèle du maître maçon, pour alléger le transport. Quand la carrière appartient au

seigneur, ce sont les tailleurs du chantier qui viennent directement sur place pour dégrossir les blocs. Sinon, ils travaillent sur le chantier, dans leurs loges, après livraison des pierres d'extraction.

Le bois - Le bois est un matériau essentiel. Il sert bien sûr pour la construction des charpentes mais aussi pour les échafaudages ou « échafauds ». Ces derniers représentent, dans les premières années du chantier, plus de 80 % du coût en bois du chantier. Ils sont montés sur place par le charpentier en fonction du besoin des constructeurs. On utilise par souci d'économie, même dans nos régions, des bois de récupération, ou de prêts ; certains contrats font état de prêts de bois par les abbayes, le temps d'un chantier (bastings, planches et poutres qui devront leur être rendus). On comprend bien que, dans ces conditions, les échafaudages ne sont pas normalisés ; leur construction est différente sur chaque chantier. Les échafaudages de pieds sont rarement utilisés. On utilise plus couramment des chevalets ou « estrades » pour monter les premières hauteurs, puis des plates-formes suspendues par deux boulins, à différentes hauteurs. Enfin, il existe des brancards balancés entre les murs gouttereaux, après leur édification.

Les engins de levage - Les matériaux sont mis en place à bras ou au moyen d'engins de levage fort simples. Souvent, des rampes ou des plans inclinés garantissent l'accès en hauteur des ouvriers et des chariots. En haut, on utilise des grues ou des chèvres avec des poulies pour hisser les matériaux. On fixe les pierres avec une louve puis, à la fin du Moyen Âge (fin XIII^e-XV^e), avec une tenaille ou pince. La « cage à écureuil » est un appareil plus élaboré qui joue le rôle de treuil. La roue est placée en haut ou en bas. Elle est actionnée par un homme et est prolongée par un cabestan. On l'utilise dans de très grosses églises et pour les cathédrales. On peut encore en voir dans certains combles, préservées jusqu'à nos jours. Il est cependant peu probable que de tels engins aient été utilisés pour la construction de nos églises. Les bras des ouvriers, dans tous les chantiers de l'époque, restent les engins les plus efficaces.

Les ouvriers - Les ouvriers spécialisés, maçons, tailleurs de pierre, viennent souvent de l'extérieur. Certains sont de passage quelques jours puis reprennent leur voyage. On voit mal en effet, comment auraient pu se former de telles compétences dans des villages où les habitations étaient construites en bois. À Prémontré, les maçons allemands travaillent d'un côté de l'église, les maçons français à l'autre bout ! Sur les chantiers même des cathédrales, on note la présence de maçons ou tailleurs de pierre en quantité assez faible : 10 à 25 pour les plus grandes constructions ! On imagine alors que pour nos petites églises, leur nombre ne dépassait pas 1 à 3. Encore faut-il préciser qu'un maçon ne se déplaçait pas seul. Tel un petit seigneur, il emportait toute une suite, allant du palefrenier au manœuvre, en passant par quelques compagnons et des hommes aux fonctions insolites comme le « portehache ». Les charpentiers étaient des compagnons d'origine locale. On trouve ensuite des ouvriers moins qualifiés, tels que les « morteliers », chargés de préparer le mortier, les manœuvres qui transportent les matériaux et les charretiers, dont le rôle est essentiel pour l'approvisionnement. Enfin, quelques compagnons très qualifiés interviennent en fin de chantier, comme le maître verrier et le sculpteur. Eux aussi sont itinérants et jouissent d'un prestige égal à celui du maître maçon. La main d'œuvre est libre, à l'exception de quelques rares serfs et de convers dans le cas des abbayes. Le salaire d'un compagnon est : la nourriture pour la journée + 2 à 3 fois le coût de cette nourriture.

L'ordre de la construction

Ce sont d'abord **les fondations** qui occupent les ouvriers. Afin d'économiser au maximum le transport de pierres, on cherche pour l'implantation des points durs naturels, comme à Louâtre où l'église est bâtie sur un banc de grès. Sinon, on réalise un radier ou des semelles de pierre. Le poids des maçonneries et les pressions induites par les voûtes dans le cadre d'une église imposent le recours à des fondations. On observe que malgré l'ignorance quasi générale de cette technique, les fondations des églises sont réalisées dans les règles. Il faut

sans doute y voir le savoir faire de maîtres maçons engagés pour les chantiers.

Ce sont ensuite **les élévations** que l'on bâtit. Les murs sont en moellons et l'on utilise des pierres de taille pour les baies, les chaînes d'angles et les corniches. Les pierres sont tracées sur place par le maître maçon, qui coordonne également la mise en œuvre. Sur certains édifices, des réservations sont faites pour les sculptures que l'on placera en fin de chantier. On construit d'abord le chœur de façon à pouvoir dire la messe le plus rapidement possible dans la partie sanctifiée de l'église. Puis, ce sont les murs du transept (s'il y en a un), de la nef et de la façade ouest.

L'édifice est ensuite mis hors d'eau par la réalisation de **la charpente** et de **la couverture**. Ce sont d'autres compagnons qui interviennent pour cette phase. Les bois qui leur sont apportés sur le chantier sont transformés sur place. Avant la période gothique, le gros œuvre pouvait s'arrêter à ce niveau, laissant la place au sculpteur et au verrier, mais pour certaines églises il reste une opération très délicate : la construction des voûtes. Ce n'est en effet qu'après avoir construit la charpente que l'on s'y attelle. Les murs gouttereaux, reliés entre eux par les poutres de charpente (entrants), sont alors prêts à enregistrer et absorber la poussée des voûtes.

L'arc est une construction en demi cercle ou suivant des figures géométriques qui en sont dérivées. C'est un appareillage de pierres taillées intelligemment qui s'équilibrent entre elles pour se maintenir au-dessus du sol ! (Cf Villard de Honnecourt). Véritable tour de force pour l'époque. L'arc induit cependant des efforts, à son pied, qui doivent être repris par des piliers ou des **contreforts** qui sont des renforts de maçonnerie placés à l'extérieur d'une église et qui enregistrent la poussée d'un arc ou d'une voûte. Lorsqu'on veut augmenter la hauteur d'une nef, le poids des maçonneries est plus important. Il faut alors élargir l'emprise des murs au sol. Ceci empêche cependant de bâtir des bas-côtés. Pour libérer de la place, on fait reposer une partie du poids sur des piliers et on en reporte une autre partie vers des

contreforts extérieurs par l'intermédiaire d'arc boutants.

Différents types de **voûtes** ont été construits au Moyen-âge. D'abord la voûte romaine qui est une voûte en berceau. Elle constitue un arc continu sur la longueur et prend naissance sur deux gouttereaux. Elle impose d'avoir des murs continus et non des piliers répartis. On ne peut pas y pratiquer d'ouvertures. La voûte gothique est une voûte sur « croisée d'ogive » soutenue par des arcs qui prennent naissance sur des piliers. Les murs peuvent alors être ouverts de fenêtres. C'est ce principe qui a permis la réalisation d'une verrière aussi impressionnante par sa hauteur que celle de Louâtre ou la monumentale rosace de Longpont. La construction des arcs et des voûtes se fait à l'aide d'ouvrages complexes de charpenteries, sur lesquels vont être posées une à une des pierres conçues pour s'équilibrer les unes les autres. Ce sont des charpentiers qualifiés qui construisent ses ouvrages immenses, en commençant par le « tabouret », puis le « cintre ». Tout un savoir faire qui s'est transmis jusqu'à nous, puisqu'on construit encore aujourd'hui des cintres pour étayer les voûtes et les arcs menaçants dans nos églises !

*

Alors, comment se développent de telles évolutions ? Dans le climat d'effervescence de ces siècles, le progrès des techniques est sans cesse repoussé au delà de ses limites. Les maîtres maçons qui sont désormais à la fois les concepteurs des édifices, les conducteurs de travaux et les réalisateurs cumulent sur eux le savoir faire transmis par leurs propres maîtres, mais aussi bien souvent leurs voyages dans différents ateliers en des lieux géographiques différents. Ces hommes prennent de plus en plus d'assurance.

Les nombreux chantiers mis en œuvre vont encore accroître leur expérience et c'est ce qui va donner à ces maîtres maçons suffisamment de confiance pour expérimenter des innovations techniques. Ils sont par ailleurs soutenus par des commendataires soucieux de démontrer qui la suprématie de leur ordre religieux, qui la suprématie de leur seigneurie sur celle voisine.

Nicolas Déhu.

Les ravages des troupes protestantes dans le diocèse de Laon en 1567-1568

Conférence de M. Eric THIERRY, secrétaire général
de la Fédération des sociétés d'histoire de l'Aisne
le 12 décembre 2010

Le diocèse de Laon, dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, est rallié à la Ligue. Laon est même une citadelle du catholicisme. Avec l'évêque Jean de Bours, la Contre-Réforme triomphe. Cette prise de position est favorisée par la terreur protestante.

Le protestantisme a développé deux foyers dans le diocèse. Un en Thiérache depuis 1524, à Landouzy, Lemé, Gercy, Guise. Un dans le Laonnois depuis 1543, à Paissy mais surtout sur les terres de Louis de Bourbon (après son mariage avec Eléonore, la fille de Madeleine de Mailly), à Pierrepont, Aulnois, Sissonne, Anizy.

Catherine de Médicis accorde en janvier 1562 la liberté de culte. Mécontent, le duc de Guise y répond aussitôt par le massacre de Wassy. C'est la première guerre de Religion jusqu'en mars 1563 et l'édit d'Amboise qui réduit la liberté de culte à un lieu, un faubourg par bailliage. Un temple est érigé à Crépy-en-Laonnois. Toutefois, la tension demeure. Les protestants sont accusés de sacrilège : d'avoir brisé un tabernacle et volé des hosties dans l'église Saint-Pierre-le-Vieil. L'occasion d'une reprise en main de la situation est donnée à l'évêque de Laon par l'affaire Nicole Aubry, possédée de Vervins, exorcisée par la « communion » de ses « 30 diables » à Liesse et à Laon.

La neutralité adoptée par Catherine de Médicis, dans la répression menée par le duc d'Albe envers les protestants des Pays-Bas, soulève la colère des protestants français qui organisent une armée en septembre 1567, prennent Soissons. C'est la 2^e guerre de Religion. Ils pillent Vailly, Chauny, Coucy, Prémontré, Saint-Nicolas-au-bois, Ardon, Bruyères où une fresque dans l'église montre un écartèlement.

Si en mars 1568, la paix de Lonjumeau met fin à cette 2^e guerre, dès septembre la 3^e commence. Dans le Laonnois, des troupes protestantes se dirigent vers les Pays-Bas, incendient des villages de la vallée de la Serre. Repoussés vers Saint-Quentin, ils pillent Ribemont, Crépy, Bray, Corbeny, Liesse. Ces années de troubles traumatisent la population laonnoise. Les fausses nouvelles atroces se répandent. Les ruines sont réelles. Le chapitre cathédral doit secourir, restaurer. Il organise aussi des processions contre l'hérésie. En 1570, l'amiral de Coligny réussit à obtenir quatre places fortes. Les protestants semblent vainqueurs. Un temps seulement, car après leur défaite à Mons le 17 juillet 1572 et la nuit de la Saint-Barthélemy organisée par Catherine de Médicis, ils doivent abjurer ou émigrer.

Résumé rédigé par Claude Carême et publié dans les Mémoires 2007 de la Fédération des Sociétés d'histoire de l'Aisne.



Le massacre de la Saint-Barthélemy.
(estampe de la B.N.F.)